

Individualismes et individualité. Sous la direction de Jean-François Côté. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CELAT », n° 11, 1995. 328 p., ISBN 2-89448-032-6.)

Martin Pâquet

Volume 19, Number 2, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087689ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1087689ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)

1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pâquet, M. (1997). Review of [*Individualismes et individualité. Sous la direction de Jean-François Côté. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CELAT », n° 11, 1995. 328 p., ISBN 2-89448-032-6.)*]. *Ethnologies*, 19(2), 148–151.
<https://doi.org/10.7202/1087689ar>

de l'avenir bien en tête et elles ont agi en conséquence. De toute évidence, elles étaient en position de force et l'exploitation des colonies représentait pour elles un positionnement financier, bien sûr, mais surtout politique. Il apparaît évident que les renseignements stratégiques que Radisson et Des Groseilliers possédaient concernant la Nouvelle-France, les Amérindiens, la traite des fourrures et la géographie intéressèrent au plus haut point les autorités anglaises et permirent aux deux hommes de se prévaloir de la confiance des Anglais. Ils ont même contribué à la conquête anglaise de la Nouvelle-Hollande : « il ne fait aucun doute que les renseignements fournis par Radisson et Des Groseilliers [...] ne pouvaient qu'encourager et conforter l'initiative des Anglais » (p. 79). Et que « Si l'entreprise de Des Groseilliers et Radisson réussissait, les investisseurs anglais encaissaient de substantiels profits, leur présence en Amérique du Nord serait renforcée et celle des Français affaiblie, et tout cela à un coût raisonnable » (p. 81). Jusqu'à quel point les relations étaient-elles bonnes ? « Jamais Des Groseilliers et Radisson [...] ne jouiront d'une telle confiance de la part des autorités françaises » (p. 84).

Selon Martin Fournier, les Amérindiens, quant à eux, ont saisi les possibilités immédiates, mais n'ont pas su être prévoyants. Ils ont été plutôt des joueurs innocents d'un match dont ils ne connaissaient ni les règles, ni les enjeux.

« Je fis choix de personnes qui me faisaient l'honneur de m'aimer » (p. 88) Est-il possible que ce message de Radisson s'adresse aussi à Martin Fournier ?

MICHEL LAVOIE
Université Laval
Québec, Québec

Individualismes et individualité. Sous la direction de Jean-François Côté. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 11, 1995. 328 p., ISBN 2-89448-032-6.)

Dans *La société des individus*, Norbert Elias récuse les approches dissociant la société de l'individu et insiste sur les liens de dépendance réciproque comme matrice constitutive de l'entité sociale. Aussi en note-t-il un manque, celui d'« un mode de pensée, [d']une vision d'ensemble » qui nous permettent « de comprendre comment la multitude d'individus isolés forme quelque chose qui est quelque chose de plus et quelque chose d'autre que la réunion d'une multitude d'individus isolés » et « pourquoi cette société peut se modifier » (p. 41). Chacune à leur manière, les quinze études réunies par Jean-François Côté relèvent le défi d'Elias, en voulant analyser les rapports évolutifs entre

individu et société, à travers les formes diverses d'individualismes et la définition de l'individualité dans les sociétés contemporaines.

Déjà, la problématique se veut exigeante, vu la complexité et la fluidité des phénomènes étudiés. D'emblée, dans une introduction brève mais dense (p. 9-23), Côté s'attelle à la rude tâche de délimiter les contours du champ, dans sa nature dialogique, l'individualité, et dans ses dynamiques, les individualismes. L'*ego* émerge dans son individualité sociale grâce à un *rapport* avec l'*alter*, dimension qu'il est possible de rapprocher de l'identité *ipse* cernée par Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*). Les individualismes, eux, renvoient à la pluralité des formes prises par les *processus* socio-idéologiques engageant immédiatement l'individu. Si la personne est une constante, les représentations de l'individualité et des individualismes ont, elles, une teneur tout historique. Reprenant l'analyse d'Alexis de Tocqueville, en parallèle avec les études de Daniel Bell et de Christopher Lasch, Côté souligne à bon escient l'apparition contemporaine des individualismes, ces processus centrifuges qui prennent pour point d'appui l'individu, comme effet de la Modernité.

Aussi, les études en explorent quatre arcanes, ceux de la question du sujet, du politique, des pratiques sociales ainsi que de l'épistémologie et des méthodologies des sciences humaines. En dépit du premier arcane plus fédérateur, il en résulte néanmoins un certain éclatement des thématiques, surtout palpable entre les autres parties. Cet éclatement est également perceptible au regard des approches des auteurs, qui oscillent entre le programme de recherche, l'étude de cas, le bilan de la production intellectuelle, l'essai de modélisation méthodologique ou le parti pris de l'exégèse de textes fondateurs. Dans ce dernier cas, le lecteur soucieux de son autonomie intellectuelle doit avouer son agacement devant certaines leçons déconnectées d'une *praxis* du terrain, qui promeuvent leurs cadres privilégiés de lecture dans un échafaudage métatextuel. Devant cette scolastique théorisante et dirigiste, les remontrances des *Questions de sociologie* et des *Méditations pascaliennes* de Pierre Bourdieu ou encore du *Poverty of Theory* d'Edward P. Thompson se veulent une cure salutaire.

Cependant, dans les gravats de l'éclatement, se distinguent certaines pépites. Deux programmes de recherche prometteurs suscitent l'intérêt, soit celui d'une histoire de la subjectivité par Alain Renaut (p. 27-41), et celui de Florence Piron sur la « construction » de la personne singulière et de son rapport au monde (p. 241-261, surtout p. 251-257). L'ouvrage présente des études de cas particulièrement enrichissantes, et certaines méritent mention. Interprétant les intuitions de Georges Pérec relatives à l'immigrant, Pierre Siguret offre une stimulante sémantique de la classification (p. 43-56). À partir de ses recherches doctorales sur Henri Bourassa et les impérialistes au Canada, Sylvie Lacombe se livre à une brillante analyse comparative des deux communautés organiques canadienne-française et canadienne-anglaise (p. 77-90). Son travail s'annonce déjà comme une contribution majeure à l'histoire des représentations et à la

sociologie de la connaissance québécoises. Les rapports normatifs entre l'appareil d'État et les usagers regroupés en publics font l'objet d'analyses pertinentes de Richard Fournier sur l'éducation permanente (p. 135-163), et d'Éric Gagnon sur la santé (p. 165-176). Examinant le cas des squatters, Caroline Désy propose une lecture fascinante des facettes de l'autonomie (p. 188-199). Dans un petit texte très intéressant, Normand Bourgeois étudie le système marchand du sport professionnel (p. 201-212). Johanne Gauthier présente un bilan fort nourri de la production sociologique sur les mères solitaires (p. 213-237). Enfin, plaidant pour un dépassement des oppositions entre holisme et individualisme en sociologie, Michel Freitag élabore un cadre épistémologique et méthodologique de recherche. Il s'interroge plus précisément sur le mode d'être de la réalité sociale, sur le rapport entre la description et l'interprétation, ainsi que sur la démarche idéal typique dans la reconstruction interprétative des formes d'action et des structures significatives médiatrices (p. 263-326).

Bien qu'elle fouille le domaine de la *polis*, du Politique, l'exploration de l'individualité et des individualismes néglige quelque peu celui de l'*oikos*, de l'Économie. Hormis les travaux de Normand Bourgeois et de Paul R. Bélanger sur le sens du travail (p. 177-188), peu d'auteurs se penchent sur l'influence de la logique économique des coûts et des bénéfices sur la représentation de l'individu, ramené à la dyade desséchante du producteur et du consommateur, client ou usager. Si les thèses et les foutaises de Gary Becker et de Milton Friedman prennent un caractère si hégémonique aujourd'hui, c'est qu'elles reflètent, dans leur *doxa*, des mutations de la conception de l'*ego* comme agent économique, comme *homo œconomicus*. Les rapports d'individualité sociale et les dynamiques d'individualismes s'en trouvent nécessairement transformés.

Reconnaissant la richesse sociologique et heuristique de l'objet d'étude, l'historien peut toutefois déplorer la perspective circonscrite aux sociétés occidentales et à la moyenne durée. Exception faite de l'étude de Gilles Labelle consacrée à l'œuvre incontournable de Marcel Gauchet (*Le désenchantement du monde*) ainsi que les références obligées des auteurs aux travaux paradigmatiques de Louis Dumont (dont ses *Essais sur l'individualisme*), les virtualités de l'individualité et des individualismes semblent conservées dans un vase clos, parfois dépourvues de racines. Sans comparaison au regard des autres civilisations, la singularité tout occidentale de l'individu ne perçoit pas vraiment. Dans un contexte d'hypermodernité où les échanges d'information sont nombreux, rapides et éclatés, la nature dialogique de l'individualité sociale implique une médiation avec d'autres modèles culturels, comme Francis Fukuyama tente de l'analyser dans sa récente étude sur la confiance (*Trust*, 1995). Il aurait été intéressant d'en relever quelques manifestations. De plus, telle que Max Weber et Norbert Elias l'ont cernée, comme Alain Renaut l'esquisse rapidement (p. 27-29), la notion de personne s'inscrit dans un processus de civilisation judéo-chrétienne, dans lequel les philosophes et théologiens de l'Antiquité et du Moyen Âge ont articulé les rapports de

l'individu avec l'*ecclesia*, la communauté des fidèles. La Modernité séculière n'a pas dissous toutes les représentations judéo-chrétiennes de la personne. Elle n'a que décentré le lien entre individu et communauté, la révélation divine étant reléguée de l'essence de l'appartenance civile à l'expression de la foi privée. Plutôt que de courtes références à des auteurs phares comme Pierre Rosanvallon (p. 91-93) ou Ernst Kantorowicz et Louis Marin (p. 119-120), une contextualisation plus importante aurait élargi la portée des diagnostics.

Dans sa forme comme dans son contenu, *Individualismes et individualité* traduit bien l'éclatement contemporain du Sujet, désormais sans racines, au sein de la Modernité. À la quête du mode de pensée appelé de tous ses vœux par Norbert Elias, il pose, malgré ses lacunes, quelques jalons d'une recherche encore balbutiante sur les rapports entre l'individu et la société.

MARTIN PÂQUET
 Département d'histoire-géographie
 Université de Moncton
 Moncton, Nouveau-Brunswick

Un rêve aristocratique en Nouvelle-France : la demeure de Charles Aubert de La Chesnaye. Par Françoise-Laure Burlet. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 15, 1996. 126 p., ISBN : 2-89448-054-7.)

L'auteure de ce livre tente de vérifier l'hypothèse selon laquelle la nouvelle structure urbanistique et sociologique de la Nouvelle-France à la fin du XVII^e siècle serait « le reflet ou la préfiguration d'une société et d'une culture distinctes » (p. 79). Elle présente le cas d'un marchand prospère de la Nouvelle-France, Charles Aubert de La Chesnaye, dont elle examine les comportements sociaux ainsi que les activités économiques, religieuses et politiques. Elle met en parallèle l'histoire de cet homme avec l'architecture de sa demeure, qu'elle pose en allégorie de l'ascension sociale.

Françoise-Laure Burlet s'appuie sur des sources écrites pour effectuer sa description du personnage et de son milieu. Elle cite des manuscrits du XVII^e siècle, des ouvrages d'histoire et des textes de la littérature canadienne. Des classiques de la littérature française contribuent à la compréhension des mœurs de la métropole qui déteignent sur la colonie. Quant aux analyses de la maison du Sault-au-Matlot, elles s'appuient sur des sources archéologiques et architecturales, telles que les vestiges de la demeure et des documents d'archives sur l'architecture en Nouvelle-France.

L'ouvrage comporte trois parties, chacune ayant sa structure propre. La première partie traite du personnage, la deuxième est une exploration de la pratique architecturale en Nouvelle-France et la troisième propose une